



SAPPHO

L'Égal des dieux

Cent et une versions d'un poème recueillies par
PHILIPPE BRUNET

Préface de
KAREN HADDAD



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

Φαίνεται μοι κείνος ἴσος θεοῖσιν
ἔμμεν' ἢ μὴν, ὅς τις ἐναντίος τοι
ἰζάνει, καὶ πλησίον ἀδυφώνου
σεῦ ὑπακούει·

καὶ γλώσσας ἱμερόεν, τό, μοι τὰν
καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.
ὡς ἴδον σ', ὡς βρόγχον ἐμοὶ γὰρ αὐδάς
οὐδὲν ἔθ' ἦκει·

ἀλλὰ καμμέν γλῶσσ' ἐάγ'· ἐν δὲ λεπτὸν
αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν·
ὀμμάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι· βομβεῦσ'
ἐν δ' ἀκοαί μοι·

καδδ' ἰδρῶς ψυχρὸς χέεται· τρόμος δὲ
παῖσαν αἰρεῖ· χλωροτέρη δὲ ποίας
ἐμμί· τεθνάναι δ' ὀλίγου δέοισα
φαίνομαι ἄπνου.

ἀλλὰ πᾶν τολματὸν· ἐπεὶ πένητα.

Φαίνεται μοι κήνος ἴσος θεοῖσιν
 ἔμμεν' ὄνηρ, ὅττις ἐναντίος τοι
 ἰσδάνει, καὶ πλάσιον ἄδου φωνεῖ-
 σας ὑπακούει·

καὶ γελαίσας ἰμέροεν, τό μ' ἦ μὴ μὴ
 καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόαισεν·
 ὡς γὰρ ἔς σ' ἴδω βρόχε', ὡς με φώναισ'
 οὐδὲν ἔτ' εἴκει·

ἀλλὰ κάμ μὲν γλώσσα ἔαγε, λέπτον δ'
 αὐτικά χρωὶ πύρ ὑπαδεδρόμακεν·
 ὀππάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημι', ἐπιρρόμ-
 βεισι δ' ἄκουαι·

ἔκ δέ μ' ἴδρωσ κακχέεται· τρόμος δὲ
 παῖσαν ἄγρει, χλωροτέρα δὲ ποίας
 ἔμμι, τεθνάκην δ' ὀλίγω 'πιδεύης
 φαίνομ' ἔμ' αὐται.

ἀλλὰ πᾶν τόλματον, ἐπεὶ πένητα...

Ille mi par esse deo videtur
 Ille si fas est superare divos:
 Qui sedens adversus identidem te
 Spectat et audit

Dulce ridentem: misero quod omnis
 Eripit sensus mihi: nam simul te
 Lesbia aspexi nihil est suprema

Lingua sed torpet tenuis sub artus:
 Flamma demanat: sonitu suoapte
 Tintinant aures: gemina teguntur
 Lumina nocte.

Ocium Catulle tibi molestum est.
 Ocio exultas: nimiumque gestis:
 Ocium reges: prius et beatas
 Perdidit urbes.

Je vis, je meurs : je me brule et me noye.
J'ay chaut estreme en endurent froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ay grans ennuis entremeslez de joye :

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis quand je croy ma joye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

I. LOUISE LABÉ, sonnet 7, *Œuvres*, Lyon, 1555.

Nul me semble egaler mieux
Les hautz Dieux,
Que celluy qui face à face
T'oit parler, et voit la grace
De ton souris gratieux.

Ce qui va jusqu'au dedans
De mes sens
Piller l'esprit qui s'escare,
Car voiant ta beauté rare,
La vois faillir je me sens.

Ma langue morne devient,
Et me vient
Un petit feu, qui furette
Dessous ma peau tendrelette,
Tant ta beauté me detient !

Rien plus de l'œil je ne voi
Pres de toi.
Tousjours l'oreille me corne
Une sueür froide et morne
Soudain coule dedans moi.

Je suis en chasse à l'horreur,
A la peur,
Je suis plus palle et blesmie
Que n'est la teste flestrie
De l'herbe par la chaleur.

Ja peu s'en faut que la mort
Sus le bort,
De sa barque ne m'envoie,
Et soudain que lon me voie
Soufler l'esprit demi-mort.

CHANSON

Je suis un Demidieu quand assis vis-a-vis
De toy, mon cher souci, j'escoute les devis,
Devis entrerompus d'un gracieux soubrire,
Soubris qui me detient le cœur emprisonné;
Car en voyant tes yeux je me pasme estonné,
Et de mes pauvres flancs un seul mot je ne tire.

Ma langue s'engourdist, un petit feu me court
Honteux de sous la peau; je suis muet et sourd,
Et une obscure nuit de sur mes yeux demeure;
[Mon sang devient glacé, l'esprit fuit de mon corps],
Je tremble tout de crainte, et peu s'en faut alors
Qu'à tes pieds estendu, sans ame je ne meure.

2. RÉMI BELLEAU, *Les Odes d'Anacréon Télien*, traduites de Grec en Francois, Paris, 1556.

3. PIERRE DE RONSARD, "Les Amours de Marie", *Le Second Livre des Amours commenté par Rémi Belleau du Perche*, Paris, 1560.

Comparable aux dieux l'homme peut se vanter,
Qui se sied heureux vis à vis de tes yeux
T'oït et voit de pres de naïve douceur
 Sousrire et parler.

Grace, qui les sens me desrobbe, et qui fait
Sauteler dans moy, et debatre mon cœur
T'œilladant je meurs, et la voix s'acourcist
 Faible dedans moy.

Mes souspirs sont lents, et ma langue d'un froid
Morne s'engourdist, subit un petit feu
Sous ma peau s'esprand, se respand, et prend cours
 Qui seiche mon cœur.

Rien de mes yeux morts je ne voy, que l'horreur
D'une double nuit, mon oreille sans fin
Tintoninne et bruit, la sueur de mon corps
 Froide s'espanchant.

Je fremis tremblant, le frisson me saisist,
Palle je blesmis comme l'herbe des champs,
Sans chaleur, sans poux, d'amoureuse langueur,
 Presque je transis.

4. RÉMI BELLEAU, *La Bergerie*, Paris, 1572.

Egal aux Dieux, à mon advis,
Est celuy qui peult vis à vis
Ouir tes gracieux devis,
Et ce doux rire,

Qui le cœur hors du sein me tire,
Qui tout l'entendement me vire
Dessus dessoubs, tant il admire,
Quand je te voy,

Soudainement je m'apperçoy,
Que toute voix default en moy,
Que ma langue n'a plus en soy
Rien de langage.

Une rougeur de feu volage
Me court soubs le cuir au visage,
Mes yeux n'ont plus de voir l'usage.
Je sens tinter

Mes aureilles sans escouter,
Froide sueur me degoutter
Par tous les membres, et suinter
D'humeur glacee.

Puis d'un tremblement conquassee
Je demeure pasle effacee,
Plus que l'herbe jaulne passee.
Finalement

Je me treuve en ce troublement
A demy morte, ensemblement
Aiant perdu tout mouvement,
Pouls et halene.

5. JACQUES AMYOT, *Les Œuvres morales de Plutarque*, Paris, 1572.

— ◡ — — — ◡ ◡ — ◡ — —
Comparer l'on peut, ce me semble, a un Dieu,
— ◡ — — — ◡ ◡ — ◡ — —
Un qui peut assis se placer devant toi
— ◡ — — — ◡ ◡ — ◡ — —
Pour de près goûter de ta voix la douceur
— ◡ ◡ — — —
L'aise de ton ris.

Tout le cœur au flanc me battant tressauta
Aussitôt qu'ainsi je te vis. Ma voix lors
Aux poumons s'artant de ma gorge serrée
Lesse le conduit

Car ma langue outrée toute force perdit,
Un subtil feu prompt me courut tout partout
Vint ravir mes sens : je ne vois du tout plus
Même je n'oy plus.

Un suer froid vient se répandre partout
D'un frisson tremblant : comme foin, je jaunis
S'en falant bien peu que je meure, sans pouls,
D'aise je transis.

6. JAN-ANTOINE DE BAÏF, *Chansonnettes*, II, 23, 1567-1573, manuscrit autographe B.N. 19140, transcrit du système phonétique baïfin par R. Aulotte : “Sur quelques traductions d’une ode de Sappho au XVI^e siècle”, *Lettres d’humanité*, Paris, 1958.

En toute heure, bien je dirois volontiers
Compagnon des Dieux qui, assis devant toi,
Doucement, gaiement, amoureusement, bien
T'oït rire et parler.

O désir forçant qui épris dedans moi
Jusques en mon cœur égara mes esprits !
Car t'ayant vue, rien de ma voix au gosier
Lors ne venoit plus.

Mais ma langue outrée ne mouvoit ni branloit
Par le corps un feu délié me gagna.
Rien ne vois des yeux ; mon oreille à l'instant
Bourdonne essourdee.

En sueur fondant toute froide et tremblant
Plus fenée que l'herbe du pré, je blémis
S'en falant bien peu que je meure, sans pouls
Morte je semblois.

L'aise t'ennuie trop, délicate Sappho
L'aise trop te plaît, tu t'y baignes par trop
L'aise les grands rois et cités détruira
L'aise te perdra.

7. id., III, 33.

Qui t'oït et voit vis à vis
Celuy (comme il m'est avis)
A gagné d'un dieu la place
Ou, si j'ose dire mieux,
De marcher devant les Dieux
Il peut bien prendre l'audace.
Car sitost que je te voy,
Ma maïstresse, devant moy
Parler, œillader ou rire,
Le tout si tres doucement,
Pasmé d'esbahissement
Je ne sçay que je doï dire.
Mon esperit s'estourdist
Et ma langue s'engourdist
De feu tous mes sens bouillonnent.
Je sens mes yeux s'ebloïr.
Ne pouvant plus rien ouïr
Mes deux oreilles bourdonnent.
Le trop d'aise t'est ennuy,
Tu te fais trop fort de luy,
En luy tu te glorifies.
L'aise a renversé les Roys
Leurs trosnes et leurs arroys
En l'aise trop tu te fies.

8. id., *Diverses Amours*, Paris, 1573 (de 1554-1555, d'après M. Augé-Chiquet, *La Vie, les idées et l'œuvre* de J.-A. Baïf, Paris, 1909).

Philis, qui me voit le teint blême,
 Les sens ravis hors de moi-même,
 Et les yeux trempés tout le jour,
 Cherchant la cause de ma peine,
 Se figure, tant elle est vaine,
 Qu'elle m'a donné de l'amour.
 (...)
 En quelle école nonpareille
 Auroit-elle appris la merveille
 De si bien charmer ses appas,
 Que je pusse la trouver belle,
 Pâler, transir, languir pour elle
 Et ne m'en apercevoir pas?

9. MALHERBE, dans *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, 1607, poème revu dans *Les Muses Gaillardes recueillies des plus beaux esprits de ce temps*, Paris, 1609.

Ouy je croy que cet homme égale tous les Dieux,
 Voire mesme je dis qu'il a plus d'avantage :
 Lors qu'il t'entend parler, et qu'il void ton visage
 En contemplant toujours l'éclat de tes beaux yeux.

Que tes appas sont doux, que tu ris doucement,
 Lors que je pense à toy je suis hors de moy-mesme :
 En voyant sur ton front cette douceur extrême,
 Je te parle sans ordre et sans raisonnement.

Ma langue est engourdie, et je brusle d'amour,
 Ce Dieu pour ton sujet à toute heure m'opresse :
 L'oreille me fait mal, et me corne sans cesse,
 Et je suis sans lumiere et la nuit et le jour.

Un tremblement horrible occupe tout mon corps,
 Une froide sueur dans le sein me devalle :
 Je ne puis respirer, ma bouche est toute pâlle,
 Enfin je croy bien-tost estre au nombre des morts.

10. [DUFOUR C.], *Le Poète Goguenard, contenant petites Odelettes, Madrigalets, Chansonnettes, Fleurettes, Sornettes, Passetemps, & Billets doux. Et autres Galanteries en Prose et en Vers*, Paris, 1673.

Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire :
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te void quelquefois doucement lui sourire.
Les Dieux, dans son bon-heur peuvent-ils l'égaler ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si tost que je te vois :
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma veuë,
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs,
Et pasle, sans haleine, interdite, éperduë,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder, &c.

II. NICOLAS BOILEAU-DESPRÉAUX, trad. de Longin, *Traité du sublime*, Paris, 1674.

Je le vis, je rougis, je palis à sa veuë.
Un trouble s'éleva dans mon ame esperduë.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir, et brûler.
(...)

Un reste de chaleur, tout prest à s'exhaler.

12. RACINE, *Phèdre*, I, 3, Paris, 1677.